

Vues d'ensemble

Numéro 285, juillet–août 2013

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/69706ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (imprimé)

1923-5100 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

(2013). Compte rendu de [Vues d'ensemble]. *Séquences*, (285), 59–63.



The Company You Keep

Cornelius, le directeur du bureau régional du FBI à Albany, regarde une carte des États-Unis sur un écran d'ordinateur et se demande pourquoi Nick Sloan revient sur ses pas. C'est à une course du lièvre à travers les champs, les routes, les rues et les forêts que Redford le réalisateur nous convie. Il tente de retrouver des braises de la période effervescente des années 1965-75 de la guerre du Viêt Nam et de la contestation en Occident par divers mouvements dont, aux États-Unis, le SDS (Students for a Democratic Society) et son excroissance radicale The Weather Underground. Le roman de Neil Gordon est construit autour de courriels entre un père fugitif et sa fille, et se passe il y a une dizaine d'années. Redford et le scénariste Lem Dobbs l'adaptent en situant l'action aujourd'hui. Il y a donc autour de quarante ans

d'écart entre le cambriolage qui sert de point de départ et la fuite de Nick Sloan, dont l'identité actuelle de Jim Grant a été éventée. La chronologie interne du scénario est ainsi mise à mal. Par exemple, la jeune femme que le journaliste rencontre à Ann Arbor est trop jeune pour être la fille des amours de Sloan et d'une de ses consœurs à l'époque clandestine.

Les pérégrinations de Sloan à travers les États-Unis ne deviennent donc qu'une course à relais nostalgique et d'enquête qui lui permet de croiser de vieux amis perdus de vue, et de prouver son innocence. Seule, la rencontre avec un confrère devenu professeur d'université – et qui continue à relier la philosophie de cette époque à d'autres mouvements contestataires ou révolutionnaires plus anciens – permet de transmettre, tant soit peu dans le contexte de ce film d'aventures, les préoccupations de ces hippies assagis. Pourtant, au début, la rencontre entre le jeune journaliste et Sharon Solarz (incarnée avec hardiesse par Susan Sarandon) lançait de belle manière cette quête de sens que le reste du film, tourné de manière très classique, évacue. Sidney Lumet, il y a déjà vingt-cinq ans dans *Running on Empty*, montrait d'ailleurs mieux l'effet de cette cavale clandestine sur toute une famille.

Luc Chaput

■ **Origine :** États-Unis – **Année :** 2012 – **Durée :** 2 h 02 – **Réal. :** Robert Redford – **Scén. :** Lem Dobbs, d'après le roman de Neil Gordon – **Images :** Adriano Goldman – **Mont. :** Mark Day – **Mus. :** Cliff Martinez – **Int. :** Robert Redford, Shia LaBeouf, Terrence Howard, Jacqueline Evancho, Julie Christie, Chris Cooper, Susan Sarandon, Brendan Gleeson – **Dist. / Contact :** Séville.



Le Cosaque et la Gitane

Par le biais des souvenirs de Raïssa Gabrysz, arrivée de Russie au début des années 1950, et du Père Lev Chayka, d'origine ukrainienne, *Le Cosaque et la Gitane* retrace l'histoire d'immigrants de la première heure venus pour développer l'industrie minière de l'Abitibi, fuyant les atrocités de leur Europe de l'Est natale, alors en pleine tourmente. Présenté dans plusieurs festivals importants l'an dernier et récipiendaire du Prix Pierre et Yolande Perrault aux Rendez-vous du cinéma québécois 2013, ce premier long métrage de Nadine Beaudet relate un pan méconnu de l'histoire québécoise. Utilisant de nombreuses images d'archives pour étayer les témoignages de ses sujets, la réalisatrice offre un exercice de mémoire collective mais aussi – et surtout – un hommage à ces oubliés de l'histoire, dont les derniers représentants font encore fièrement honneur à leurs origines et

tendent de réhabiliter leur mémoire. Suivant de près le quotidien de ses deux sujets principaux, recueillant l'évocation de souvenirs bien vivants, la cinéaste dresse un portrait tout en finesse, dans lequel la tendresse et le respect sont de tous les instants.

S'il est poétique et coloré, à l'image de la communauté dont il parle, le film est toutefois loin de l'angélisme. Car les conditions de vies de ces bâtisseurs déracinés ne furent jamais faciles. Ressemblant même par moments à une succession de drames et de déchirements, leur adaptation en sol québécois ne s'est pas faite sans heurts. Ce passé houleux est parfaitement ressenti dans deux scènes remarquables, filmées avec sensibilité (les mannequins amoureuxment décorés par Raïssa en l'honneur des mineurs ukrainiens disparus), mais aussi avec effarement, lorsque Lev Chayka retourne au cimetière du camp de concentration de Spirit Lake, là où plusieurs centaines de résidents originaires « de pays ennemis » furent internés lors de la Première Guerre mondiale. Ce moment, dont nous ne verrons pas d'images – le propriétaire des lieux n'ayant pas autorisé l'équipe à filmer –, permet au film d'illustrer de la façon la plus claire l'évanouissement progressif de la mémoire collective sur ce tragique événement pour la collectivité russophone québécoise. Il s'agit sans doute de l'une des scènes les plus fortes de *Le Cosaque et la Gitane*, une essentielle incursion dans l'histoire de notre province.

Charles-Henri Ramond

■ **Origine :** Canada [Québec] – **Année :** 2012 – **Durée :** 1 h 17 – **Réal. :** Nadine Beaudet – **Scén. :** Nadine Beaudet – **Images :** Christian M. Fournier – **Mont. :** René Roberge – **Mus. :** Charles Papasoff – **Dist. :** Les Films du 3 Mars.



Ginger & Rosa

À Londres, durant les années 1960, Ginger et Rosa, deux ados inséparables, vivent ce moment unique du passage de l'enfance à l'âge adulte. Entre parano de la guerre froide et apprentissage de la liberté, révolution sexuelle et féminisme politique, blue-jeans délavés et rock contestataire, cigarettes et premiers baisers, elles entrent en rébellion contre leurs mères pour finir par se déchirer, irrémédiablement. Sally Potter nous avait envoûtés avec *The Tango Lesson* (1997), admirablement construit, filmé, où l'émotion était toujours juste. Avec *Ginger & Rosa*, la déception est au rendez-vous. Premièrement, le scénario est caduc. Les scènes ne s'enchaînent pas et il y a peu de fluidité. Mis à part les deux protagonistes, les personnages sont mal caractérisés, peu ancrés à l'histoire. Assez rapidement, le prévisible l'emporte et l'ennui s'installe.

Les deux jeunes actrices Elle Fanning et Alice Englert sont admirables. Elles arrivent à rendre crédible leur univers d'adolescentes. En effet, pour Ginger, ce sera la quête de l'absolu sur fond de crise des missiles à Cuba; pour Rosa, sa quête réside en la reconnaissance d'une figure paternelle quelque peu œdipienne. En outre, il faut souligner la qualité de la direction photo qui permet à Ginger and Rosa d'ancrer une certaine réalité de cette époque, à la fois nostalgique et à la fois, à la manière d'une photo instantanée.

En plus du scénario dont il est question plus haut, les invraisemblances sont multiples. La toile de fond – la crise des missiles de Cuba – est abordée comme si les personnages en étaient spectateurs et non acteurs. Cela fait penser à d'aucuns qui manifestent pour avoir bonne conscience. Cette crise de Cuba est inutile dans la mesure où Ginger, à travers sa quête, sait dès le début qu'elle veut devenir poète. Quant à Rosa, son personnage avance avec ses gros sabots, si bien que l'intrigue s'effondre assez rapidement. Ce qui manque au film, c'est une structure, une structure dépouillée avec une seule histoire à raconter et moins de personnages qui, parfois, ne servent qu'à remplir le vide d'un scénario mal ficelé. Ce que nous retenons est la grande force de Sally Potter à filmer admirablement les émotions.

Asher Perez-Delouya

■ **Origine:** Grande-Bretagne / Danemark / Canada / Croatie – **Année:** 2012 – **Durée:** 1 h 30 – **Réal.:** Sally Potter – **Scén.:** Sally Potter – **Images:** Robbie Ryan – **Mont.:** Anders Refn – **Mus.:** Amy Ashworth – **Int.:** Elle Fanning, Alice Englert, Alessandro Nivola, Christina Hendricks, Timothy Spall, Oliver Platt, Annette Bening – **Dist./Contact:** Equinoxe.



The Hangover Part III

Avec *The Hangover Part II*, Todd Phillips n'avait pas su de toute évidence comment donner suite à l'hilarité suprême du premier essai, probablement trop pressé par le succès pour prêter à ses personnages autre chose que leurs attributs régressifs habituels. Il a beau s'en défendre encore aujourd'hui, il n'en demeure pas moins que le deuxième chapitre de la série croulait sous la redite et le manque d'inspiration.

D'où la satisfaction ressentie devant ce troisième chapitre. Unis tous dans un mariage qu'on imagine heureux (le pire défaut de la série aura été sans doute le désaveu de ses personnages féminins, confinés ici et là à un vulgaire contrechamp), Stu, Phil et Doug doivent aujourd'hui montrer la bonne voie au toujours aussi singulier et foutraque Alan. Cette bonne voie qu'on pourrait appeler *normalité* s'annoncera par un séjour dans un institut psychiatrique. Piste initiale que le film déjoue très vite quand Doug se fait kidnapper.

En situant l'origine de ce kidnapping dans le premier épisode, les scénaristes se permettent donc de multiplier les clins d'œil, tout en réinsérant en avant-plan des personnages jusque-là effacés, notamment le perturbant Mr. Chow. Pour une série qui a toujours opté pour les coups de théâtre imprévisibles et les digressions, il était normal que le plan initial ne soit jamais amené à son accomplissement. Au lieu, la bande se retrouve malgré elle à son lieu de crime originel (Las Vegas et son Caesars Palace, propice à toutes les débauches), où Alan se conforme à cette *normalité* jusque-là évacuée de son existence: l'amour, personnifié par nulle autre que Melissa McCarthy – la dernière découverte de Judd Apatow, rival de comédie de Todd Phillips. Conscient qu'il était temps ou jamais de puiser dans son personnage le plus intéressant (gracieuseté du génie comique Zach Galifianakis), Phillips remodèle sa série (exit le récit en flashback et les amnésies alcooliques) et boucle la boucle avec brio. Rares sont les séries d'aujourd'hui qui s'évertuent à saluer leurs personnages et leurs spectateurs avec le respect qui leur est dû. On voit bien que Phillips voulait les quitter dignement, la tête haute...S'il parvient difficilement à maintenir le rire, le *Wolfpack* nous quitte avec le sentiment que son temps de régression est bel et bien terminé. Le voilà atteint de l'âge de la maturité.

Sami Gnaba

■ **LENDEMAIN DE VEILLE 3** | **Origine:** États-Unis – **Année:** 2013 – **Durée:** 1 h 40 – **Réal.:** Todd Phillips – **Scén.:** Todd Phillips, Craig Mazin – **Images:** Lawrence Sher – **Mont.:** Jeff Groth, Debra Neil-Fisher – **Mus.:** Christophe Beck – **Int.:** Zach Galifianakis, Bradley Cooper, Ken Jeong, Ed Helms, John Goodman, Melissa McCarthy – **Dist. / Contact:** Warner.



Iron Man 3

L'embêtant avec les super-héros, c'est qu'ils sont en principe invincibles. Pas étonnant alors qu'on fasse des suites *ad nauseam* avec des histoires toutes plus rocambolesques les unes que les autres: genre oblige. Notre ami Tony Stark (le toujours séduisant Robert Downey Jr.) n'échappe surtout pas à la vague, tout en offrant une manne providentielle à ses producteurs à chaque opus Marvel. Donc, il est de retour. Et, avec lui, toute la panoplie de gadgets et de force surpuissante se déploie pour combattre l'ennemi: le Mandarin (Ben Kingsley), un Ben Laden de pacotille, qui couvre Aldrich Killian (Guy Pearce), un désaxé incandescent contrôlant tout des coulisses. Une fois de plus, on assiste au fracas des chocs métalliques, des explosions et des crissements de tôles froissées amplifiés par un grand renfort de cuivres musicaux. Une fois de plus, nos «petits comiques» s'affrontent dans une lutte sans trêve

(finira-t-elle un jour?), dans un foisonnement d'effets et de bons sentiments, sur un scénario cousu de fil blanc à rebondissements multiples. Le réalisateur Shane Black, qui a aussi coécrit le scénario, nous entraîne dans les méandres d'une histoire à pentures où les surprises sont rares et les lieux communs trop fréquents.

On y retrouve la fiancée kidnappée (Gwyneth Paltrow) qui devient l'enjeu de la quête, un marmot sympathique qui prête main-forte, un fidèle garde blessé (Jon Favreau, réalisateur des deux premiers *Iron Man*), le président des États-Unis à sauver et des dignitaires corrompus. L'Homme de fer ressuscite à maintes reprises grâce à cette énergie sans fin qui l'alimente, tout en étant dépendant de son armure de métal, de sa «boîte de conserve», comme il le dit lui-même. Autour du méchant qui simule une attaque terroriste – la paranoïa américaine suprême –, une milice flamboyante meurt à qui mieux mieux devant la force spectaculaire de l'inextinguible Stark et de son armée de robots. Comme on ne va pas voir ce genre de film pour intellectualiser sur le sort du monde, on se laisse séduire par la joyeuse nonchalance de Downey Jr., éberluer par les effets, ébouriffer par la vitesse du montage et estourbir par les cascades.

Patricia Robin

■ **Origine:** États-Unis / Chine – **Année:** 2013 – **Durée:** 2 h 11 – **Réal.:** Shane Black – **Scén.:** Drew Pearce, Shane Black, d'après Marvel Comics – **Images:** John Toll – **Mont.:** Peter S. Elliot, Jeffrey Ford – **Mus.:** Brian Tyler – **Int.:** Robert Downey Jr., Gwyneth Paltrow, Guy Pearce, Ben Kingsley, Don Cheadle, James Badge Dale, Ty Simpkins, Rebecca Hall, Jon Favreau, Miguel Ferrer – **Dist. / Contact:** Buena Vista.



Lac Mystère

Sur un coup de tête, dépit et blessé dans son amour, un homme dans la vingtaine quitte Montréal avec beaucoup d'argent et s'en va se cacher sur le bord d'un lac dans les Appalaches, près de la frontière américaine. C'est un lac profond et enclavé où il se passe d'étranges choses, comme souvent quand on fuit la frénésie des grandes villes pour la quiétude pas si idyllique de la campagne. Après l'insuccès critique et populaire de *Cadavres*, et son hommage réussi à la profession de son père dans *Barrymore* (avec Christopher Plummer), Érik Canuel adapte à sa manière, avec l'aide de Diane Cailhier (*La Piastre*), un roman d'Andrée A. Michaud. *Mirror Lake* donnait déjà le ton avec sa ribambelle de doubles

et de cadavres peut-être pas morts. Face à Fred de l'autre côté du lac, lieu d'une légende amérindienne d'âmes perdues, Philippe, un Français enquiquinant et intrigant, immigrant aux États-Unis, coule une vie si calme en apparence. Dans le village québécois d'à côté, se croisent un policier caractériel, un barman gros nounours amateur fou de chiens, un criminel évadé et des stripteaseuses dont certaines rendent hommage à des stars dans leurs prestations plus ou moins kitsch.

Dans le chalet, Fred – qui s'appelle aussi Éric – découvre entre autres un casse-tête représentant le lac, qu'il commence à résoudre par les lentes et calmes nuits d'été. Ce casse-tête a la manie de changer d'aspect et devient donc, pour Canuel et son équipe bien soudée, une mise en abyme de leur travail sur cette réalité mouvante. Bernard Couture filme avec un égal bonheur les sous-bois entourant le lac à l'humeur changeante et les intérieurs pleins de néon des lieux malfamés. Le réalisateur mène avec une sérieuse bonhomie cette histoire louvoyant entre drame et comédie. Les interprétations de Gaudette (Fred), Leboeuf (Kate, la danseuse au grand cœur) et Lucas sont toujours au diapason, alors que plusieurs des personnages secondaires risqueraient de devenir grotesques, si ce n'était de la qualité du travail des Gouin, Marcel et Roy.

Luc Chaput

■ **Origine:** Canada [Québec] – **Année:** 2013 – **Durée:** 1 h 30 – **Réal.:** Érik Canuel – **Scén.:** Diane Cailhier, d'après le roman *Mirror Lake* d'Andrée A. Michaud – **Images:** Bernard Couture – **Mont.:** Jean-François Bergeron – **Mus.:** Michel Corriveau – **Int.:** Maxim Gaudette, Laurent Lucas, Laurence Leboeuf, Benoît Gouin, Sylvain Marcel, Mylène Dinh-Robic, Gildor Roy, Marc Beaupré – **Dist. / Contact:** Séville.



Love is All You Need

Le point de départ de *Pour le meilleur et pour le pire* est des plus classiques: deux personnages que tout oppose vont se rencontrer par hasard et finir par être attirés l'un par l'autre. Pour mener à bien son projet de comédie romantique, la réalisatrice danoise Susanne Bier exploite parfaitement le potentiel de ses deux acteurs (Trine Dyrholm, Pierce Brosnan), distille des petites touches d'humour bienvenues et parvient à donner à son film un rythme très plaisant. Malheureusement, elle ne poursuit pas sur ce mode mineur et le déplacement de l'intrigue vient vite changer la donne. Les deux personnages principaux voient en effet leurs rôles s'amenuiser au profit d'une intrigue parallèle – les préparatifs du mariage entre la fille de l'un et le fils de l'autre – qui permet à

Susanne Bier de développer personnages et thèmes secondaires. L'ambition est louable, mais les personnages trop archétypaux sont généralement réduits à un rôle purement utilitaire (provoquer un petit déclic chez l'un ou l'autre des deux protagonistes principaux). Bien que la description des états d'âme des jeunes mariés et son imbrication dans l'intrigue principale soient intéressantes et témoignent d'une ambition retrouvée de la part de la réalisatrice, cette partie de l'intrigue est trop rapidement expédiée pour s'épanouir de manière satisfaisante.

Heureusement, Susanne Bier est parfois capable du meilleur, comme en témoigne l'utilisation touchante de la maladie du personnage interprété par Trine Dyrholm lors d'une très belle scène de baignade. Cependant, lorsque la comédie romantique entre les deux parents reprend ses pleins droits, le rythme est brisé et le charme inhérent au genre s'est effrité. Si la réalisatrice s'était davantage consacrée à ses deux personnages principaux et avait pleinement assumé son envie de faire une comédie romantique, le film aurait probablement été en apparence plus mineur. Il aurait peut-être été paradoxalement plus réussi.

Jean-Marie Lanlo

■ DEN SKALDEDE FRISØR / POUR LE MEILLEUR ET POUR LE PIRE | Origine: Danemark / Suède / Italie / France / Allemagne – Année: 2012 – Durée: 1 h 56 – Réal.: Susanne Bier – Scén.: Anders Thomas Jensen – Images: Morten Søborg – Mont.: Pernille Bech Christensen, Morten Egholm – Mus.: Johan Soderqvist – Int.: Trine Dyrholm, Pierce Brosnan, Sebastian Jessen, Molly Blixt Egelind – Dist. / Contact: Métropole.



Molière à bicyclette

Dans le film précédent de Philippe Le Guay, *Les Femmes du 6^e étage*, Fabrice Luchini campait un bourgeois poussiéreux que des bonnes venaient en quelque sorte tirer de ses petites habitudes conformistes. Revoici Luchini en Serge Tanneur, comédien sur le retour; la vie moderne semble avoir forcé cet homme d'un autre temps à trouver refuge à Ré, île enchantée et dernier rempart contre les vicissitudes d'un monde jugé médiocre. Son ami Gauthier Valence (Lambert Wilson), acteur surfait qui se commet dans des feuilletons télé larmoyants, lui propose de remonter sur les planches. Au programme: le célèbre *Misanthrope* de Molière! D'abord réticent, Tanneur se laisse gagner par le plaisir du texte au fil de répétitions préliminaires, malgré de cocasses irritants: interprétation jugée désinvolte de Valence

(Tanneur ne supporte pas sa tendance à manger les pieds de certains vers!), sonneries insistantes de son damné téléphone portable et arrivée impromptue d'une trop charmante jeune femme – nouvelle Célémène –, autant séduisante qu'imprévisible. Qui plus est, les ego de Valence et de Tanneur se heurtent, question casting: les deux veulent jouer Alceste! En fait, Valence semble vouloir chercher chez Tanneur la caution d'un acteur de renom qui lui permettra de revivifier sa propre réputation. Bientôt, son opportunisme se doublera d'une trahison qui viendra davantage brouiller les cartes. Mais la vengeance de Tanneur se prépare. Fin connaisseur de Molière, notre grincheux personnage ne se contentera pas de renvoyer à l'autre les humiliations qu'il lui a fait subir, mais sèmera un doute dans son esprit suffisant, au point de réussir à lui saboter *in absentia* sa performance d'acteur.

Le jeu de miroirs entre cette aventure rhétorique et la pièce qui l'a inspirée s'avère jouissif et inépuisable. L'actualité morale de Molière crève les yeux, mais aussi sa parfaite mécanique du rire. Entre comique de situation et comique de caractère, Philippe Le Guay réussit, à l'instar de Maître Poquelin, à tirer son épingle du jeu. *Alceste à bicyclette* (inutilement réintitulé *Molière à bicyclette* par son distributeur québécois) est un régal pour l'esprit, le cœur, l'œil et même le nez, tant l'on sent les parfums de l'île de Ré, au fil des promenades pleines de surprises de nos deux comparses à vélo!

Denis Desjardins

■ ALCESTE À BICYCLETTE | Origine: France – Année: 2012 – Durée: 1 h 44 – Réal.: Philippe Le Guay – Scén.: Philippe Le Guay, d'après une idée de Fabrice Luchini – Images: Jean-Claude Larrieu – Mont.: Monica Coleman – Int.: Fabrice Luchini, Lambert Wilson, Maya Sansa, Laurie Bordesoules, Camille Japy – Dist. / Contact: Métropole.



Now You See Me

Après *The Prestige* et *The Illusionist*, tous deux inégaux et sortis en 2006, rares sont les films sur le milieu des illusionnistes qui ont réussi à recréer la magie à l'écran. À partir d'un canevas de départ des plus farfelus et abracadabrants, *Now You See Me* se présente comme un croisement entre un Robin Hood des temps modernes et *The Game* de David Fincher. La première demi-heure attire la sympathie et la curiosité, avant de perdre toute crédibilité et de sombrer dans le franchement n'importe quoi. Invraisemblable et manichéen en diable, le scénario part dans tous les sens. Les trois scénaristes accumulent les nombreux coups de théâtre sans vergogne et sans se soucier d'une quelconque logique dans la tournure des événements. On s'amuse à brouiller les pistes de manière purement mécanique,

avant de conclure sur un dernier twist final encore plus ridicule que ce qui précède.

Ancien poulain de Luc Besson, Louis Leterrier (*The Transporter*, *The Incredible Hulk*) est en train de se faire une niche à Hollywood, aux côtés des Brett Ratner et autres émules de Joel Schumacher, comme réalisateur sans personnalité et à la solde des grands studios. Sa mise en scène virevoltante – avec sa caméra constamment en mouvement – donne l'illusion d'être efficace et à l'emporte-pièce, alors qu'elle se révèle aussi artificielle que l'ensemble du film. Même l'inévitable scène de poursuite automobile réglée au quart de tour est peu palpitante, en raison d'un montage saccadé qui cumule les erreurs de continuités. De plus, le film a beau réunir une distribution alléchante et cinq étoiles, il reste que la majorité se contentent de jouer leurs numéros habituels sans efforts (Michael Caine et Morgan Freeman dans des rôles typiques et opposés) ou encore leur jeu n'en vaut pas la chandelle (Jesse Eisenberg et Dave Franco sont particulièrement irritants dans des rôles de petits baveux agaçants). Seuls Mark Ruffalo, et la magnifique et belle Mélanie Laurent réussissent à se démarquer de cette mascarade qui tourne à vide.

Pascal Grenier

■ **INSAISSISSABLE** | Origine : États-Unis / Canada / France – Année : 2013 – Durée : 1 h 55 – Réal. : Louis Leterrier – Scén. : Edward Ricourt, Ed Solomon, Boaz Yakin – Images : Conrad W. Hall – Mont. : Robert Leighton, Vincent Tabillon – Mus. : Brian Tyler – Int. : Mark Ruffalo, Jesse Eisenberg, Mélanie Laurent, Woody Harrelson, Morgan Freeman, Dave Franco, Isla Fisher, Michael Caine – Dist. / Contact : Séville.



Oblivion

Une critique du repliement vers le virtuel dans *Tron Legacy* et, maintenant, une pléthore de sous-textes dans *Oblivion* (dont, encore une fois, une lutte entre le virtuel et le réel) : Joseph Kosinski ne manque pas d'ambition avec son cinéma de science-fiction s'articulant autour de grandes idées, fort pertinentes et actuelles. Dommage, toutefois, qu'il ne parvienne pas à les développer avec cohérence. Dans *Oblivion*, sa piètre maîtrise de la mise en scène se fait sentir assez tôt, alors qu'il enchaîne les uns après les autres des espaces spectaculaires qu'il ne prend jamais la peine d'explorer, préférant l'accumulation à l'approfondissement, et la surenchère de « belles » images – et, pour ce que ça vaut, elles le sont vraiment – à une véritable vision significative. Si bien que, par exemple, la division entre le haut et le bas (les oppresseurs

vivant dans le luxe au-dessus des nuages et les victimes dans la sale pauvreté des caves), déjà peu originale, se perd dans une mise en scène plaçant tout au même niveau, indifférente et incapable de travailler un espace, un personnage, un événement, pour relever ce qu'ils peuvent avoir de singulier.

De même, le film cherche moins à construire sa propre vision qu'à calquer celle des classiques qui le précèdent. La finale, notamment, tire beaucoup de sa puissance évocatrice par sa référence – peu subtile quoique riche – à 2001, autant pour l'intelligence artificielle malveillante que pour la créature en face-à-face avec son créateur ; malheureusement, cela ne sert que de béquille à une réflexion que le film ne peut pas soutenir par lui-même. Ainsi, *Oblivion* est à l'image de son personnage principal (interprété par Tom Cruise) : un clone sans personnalité distincte, une pâle copie des classiques qu'il pille. Le happy end, en ce sens, est moins une concession aux producteurs qu'une tentative d'autojustification, comme si, en redonnant son humanité au clone, le film tentait de se disculper de son manque d'individualité. Le double vaut bien l'original en autant qu'il sache aimer : peu convaincant, cet argument renverse la distinction établie auparavant entre l'homme et son image, et ne fait que célébrer la vacuité de l'ensemble. ⑤

Sylvain Lavallée

■ **L'OUBLI** | Origine : États-Unis – Année : 2013 – Durée : 2 h 04 – Réal. : Joseph Kosinski – Scén. : Karl Gajdusek, Michael Arndt, d'après le roman graphique de Joseph Kosinski – Images : Claudio Miranda – Mont. : Richard Francis-Bruce – Mus. : M83 (Anthony Gonzalez, Joseph Trapanese) – Int. : Tom Cruise, Morgan Freeman, Olga Kurylenko, Andrea Riseborough – Dist. / Contact : Universal.